# **L'EXODE**





# L'OCCUPATION

# LA LIBÉRATION



# **VUS PAR UN GAMIN DE DIX ANS**

"

Albert Thomas. Tous droits réservés"

#### Juin 1940: l'exode de la famille THOMAS-CHAUMETTE

J'ai lu le livre « la drôle de moisson », il m'a rappelé un épisode de mon enfance : l'exode d'Armeville, et donné l'idée de retracer les péripéties de la famille THOMAS pendant l'exode, pour que Marie-Claire (qui n'était pas née), Odile et Marie-Claude connaissent ces événements.

Depuis septembre 1939 le front avait stagné. L'hiver avait été rude, cette année-là. Les communiqués de la presse étaient laconiques : « à l'est, rien de nouveau ». Soudain, en mai, l'attaque allemande se déclenche en Belgique, les troupes françaises sont dirigées sur ce front. Roland Glâtre, mobilisé dans l'artillerie légère (canon de 75, tracté par des chevaux), envoie une lettre à ses parents, avant la dernière débâcle : « On tire à vue sur les Boches, puis on attèle pour aller prendre position un peu plus en arrière. Jusqu'à présent, on n'y a pas laissé trop de plumes »

#### La panique s'installe

De retraits en reculades, les Allemands sont arrivés en France ; la radio annonçait qu'on allait les arrêter sur la Meuse, comme en 14 sur la Marne. Nous y croyions encore un peu, quoique commençait à courir un vent de panique. En quelques jours, cette panique s'est accentuée : les ponts sur la Meuse n'ayant pas sauté, les Allemands se dirigeaient sur Paris.

À Armeville on a vu des réfugiés du Nord, de l'Aisne et de l'Oise : une famille s'est même installée chez Gauthier avec des chariots à quatre roues (on n'en voyait pas encore chez nous!). Elle s'est mise au travail avec ses chevaux. Gauthier était toujours en retard dans le boulot, c'est vrai qu'il y avait moins de personnel et plusieurs chevaux avaient été réquisitionnés. Il avait un espagnol comme ouvrier.

Tous ces réfugiés passaient sur la route de Pithiviers. Cette route, combien de fois, tout petit, je m'y étais promené avec mon grand-père, lui, tenant son bâton d'une main et de l'autre, tenant la mienne dans la poche de son pantalon! On les voyait passer au bout d'en haut: le village d'Armeville est tout en longueur et en descente, il a donc un bout d'en haut et un bout d'en bas.

Dans la confusion des communiqués à la radio, c'était la débâcle : des armées françaises et anglaises étaient encerclées à Dunkerque, les Allemands avançaient toujours. Des bruits optimistes couraient : on va les arrêter sur la Seine, les Américains vont déclarer la guerre, mais le temps qu'ils arrivent ? La panique s'accentuait.

Puis l'ordre a été donné d'évacuer Paris. Ce fut alors, au bout d'en haut, un défilé interminable de voitures qui fuyaient la capitale. Les camions, les autos chargées à bloc, des paniers sur les garde-boues, sur les marchepieds, un matelas sur le toit (paraît-il que la laine du matelas arrêtait les balles des mitrailleuses!). La boulangerie, la charcuterie de Charmont étaient prises d'assaut. Au début, sont passées les plus belles voitures, ensuite, il y en avait de toutes sortes ; tout ce qui pouvait rouler était sur la route. Puis l'usine Renault a évacué à son tout, nous autres gamins on les regardait passer. Les voitures Renault qui passaient les premières étaient à peu près terminées, mais les dernières n'étaient pas finies, il n'y avait que le moteur, le châssis et quatre roues, et le maximum de gens agglutinés dessus avec tous leurs bagages.

Ma tante Renée, qui habitait Paris, est venue habiter chez mon grand-père avec mon cousin Roger qui avait à peine un an. Mon oncle Marcel était à l'armée.

Nous entendions beaucoup de rumeurs sur la barbarie des Allemands : des espions - la cinquième colonie, comme on disait à l'époque - perturbaient tout et cherchaient à paniquer la population avec de fausses informations et des contre-vérités. Ma tante Renée disait que les Allemands coupaient la main aux enfants. J'avais dix ans, un peu plus, cela a tourné dans ma tête et je n'ai eu qu'une idée fixe : il fallait se sauver des Allemands, je ne voulais pas avoir les mains coupées !

Dans ce contexte de peur et d'angoisse l'armée française procéda à une réquisition de chevaux pour effectuer une contre-attaque sur la Seine, afin d'arrêter les chars allemands. Papa, qui n'était pas mobilisé, étant déjà un peu trop âgé, et de plus père de quatre enfants, ce qui le « vieillissait » encore un peu, était réserviste. Son travail consistait à s'occuper des chevaux lors des réquisitions, et à les embarquer dans les trains. Il avait déjà participé à l'une d'elles à Pithiviers, il était parti le premier jour de la mobilisation avec une couverture et quatre jours de vivres.

Cette fois-là, un de nos chevaux fut pris : Mouton. C'était une bonne bête, la meilleure de l'écurie. Comme les trains ne marchaient plus, il fallut les conduire à Versailles. Papa partit avec un de ses collègues ; chacun était responsable de cinq chevaux. Le convoi se composait d'une centaine de chevaux, tous réquisitionnés dans la région.

Pendant que Papa était parti, la panique au sud de la Seine s'accentuait car maintenant Paris était déclaré « ville ouverte », et on espérait arrêter les Allemands sur la Loire. Entre-temps, Cousin Pierre qui était mobilisé à Orléans nous avait écrit en disant qu'il fallait se sauver en auto, tout laisser, et emmener ses deux enfants, Charles et Lucien. Un peu avant, Tante Marguerite qui tenait toute seule sa quincaillerie (Oncle Maurice était mobilisé), avait fait savoir qu'elle allait prendre deux ou trois leçons de conduite et venir nous rejoindre pour fuir les Allemands ensemble.

Puis, les Gauthier, à côté, ont commencé à charger des voitures et sont partis un matin avec leurs beaux-frères de Mainvilliers, ils ont passé la Loire et sont allés plus loin que Vierzon avec leurs chevaux. Les réfugiés de l'Aisne sont partis en même temps.

Mon grand-père qui habitait au bout d'en haut avec mon oncle Léon, célibataire, et maintenant Tante Renée, venait assez souvent chez nous, au bout d'en bas. Comme il côtoyait pas mal de gens sur son passage, il commençait à dire qu'il fallait partir.

On allait prêter un cheval à la famille Cartier : le père, la mère, Lucien, célibataire, qui était réformé, Louisa l'épicière avec sa fille Jeanne, son mari Paul étant mobilisé. Quand on mangeait chez le grand-père le jeudi et que l'on revenait chez nous dans l'après-midi avec les deux sous que le grand-père donnait, on achetait en passant des bonbons chez Louisa. C'était toujours des petits pois en sucre, il y en avait à peu près deux cuillères à soupe.

L'envie de partir gagnait tout le monde à Erceville. Maurice Cartier, le fils du père Cartier, disait qu'il fallait préparer les voitures. Alors le père Cartier est venu en chercher une chez nous, la petite verte. Le grand-père a graissé les roues copieusement, chargé quelques sacs d'avoine pour le cheval et le père Cartier est reparti avec Sansonnet en limon, commencer son chargement.

Sur ces entrefaits, Tante Marguerite est arrivée avec ses enfants Suzanne et Jean. Comme elle n'arrivait pas à conduire, un jeune homme avait pris son auto pour l'amener ; il est reparti bien vite car les routes étaient tellement encombrées qu'il avait peur de ne pouvoir rentrer chez lui à Sancheville, à cinquante kilomètres d'Armeville.

Dans le village, tout le monde commençait son chargement. Chez Gauthier qui était parti, c'est le vieux père Liger et sa sœur qui pansaient les bestiaux.

Puis Papa est revenu avec les cinq chevaux ; en arrivant, lui et ses collègues s'étaient fait engueuler par un colonel : « Qu'est-ce que vous venez foutre là ? Les Boches sont aux portes de Paris, vous allez nous faire bombarder ! » Ils avaient eu un mal fou à atteindre Versailles, passant souvent à travers les champs de blé pour éviter les « bouchons ». Aux alentours de Rambouillet, ils ont été repérés par des avions et se sont fait mitrailler, par chance ils ont pu se cacher dans un bois un moment.

#### Part-on, part-on pas?

Quand il a vu que tout le monde s'apprêtait à partir, Papa a trouvé que c'était de la folie de prendre la route dans ces conditions, car il avait vu des réfugiés mitraillés, des personnes et des chevaux morts, des autos et des voitures dans le fossé. « On ne peut pas partir », disait-il. Mais il y avait la lettre de Cousin Pierre : « Pars, laisse tout et emmène les gamins ». Tante Renée n'en menait pas large. Mouton était fatigué ainsi que Papa, ils avaient fait cent cinquante kilomètres en deux ou trois jours. Pour Papa la décision était dure à prendre.

À Armeville une bonne partie des habitants s'appellent Delorme ou Dufresne et ils sont tous en famille ; leurs bagages étaient chargés et les voitures prêtes à partir.

Le lendemain matin Papa est allé chercher Charles et Lucien à Bazainville. Là, cousine Henriette et sa mère chargeaient les voitures, également en prévision d'un départ. En revenant, le grand-père disait que tout le monde allait partir. En attendant de prendre une décision, nous nous sommes mis à charger les voitures à notre tour. Je commençais à me sentir mieux : je n'aurais peut-être pas les mains coupées !

Après avoir graissé les roues, le grand-père a emmené une voiture chez lui, avec dessus quelques sacs d'avoine pour les chevaux. Chaque voiture avait de la nourriture pour les chevaux, au cas où l'on se perdrait. J'ai vu s'y entasser des habits, de la nourriture, des objets de valeur, la vaisselle, une « tinette » de cochon et, à l'arrière, un petit tonneau de pinard. Je ne me rappelle plus exactement le contenu mais la voiture était pleine. Chez nous on a commencé le chargement de la grande voiture bleue : de l'avoine naturellement, les affaires de Tante Marguerite et puis les nôtres. Tout ce qu'on pouvait mettre en plus des affaires personnelles et de la nourriture y était : les piles de draps des armoires, des couvertures, quelques bidons d'essence de cinq litres, la machine à coudre, le coffre-fort qui contenait quelques papiers importants.

Vers midi, les voitures étaient chargées, ainsi que la malle de la traction avant, dont nous avions fait le plein d'essence. Celle-ci transportait surtout de la nourriture et, sur le toit, un mate-las pare-balles. Il restait à choisir l'itinéraire et, surtout, à décider si l'on partait!

En début d'après-midi le père Juste Glâtre qui avait chargé sa voiture et devait partir avec nous est venu trouver Papa ainsi que Lucien Cartier pour sa voir quelle route prendre ? Je me rappelle qu'ils ont discuté longtemps ! Juste Glâtre, un ancien de la guerre de quatorze, prétendait que si on arrêtait les Boches sur la Loire on risquait, en allant directement vers Orléans, de se trouver en plein dans les tirs d'artillerie et les troupes. Il fallait mieux, pour aller dans le Sud, descendre plus sur la droite et traverser le Loire à Gien ou même plus en amont. Lucien Cartier, lui, prétendait qu'il fallait aller sur Orléans au plus vite. Avec le père Juste ils se sont un peu attrapés. Finalement, rien n'a été décidé. Lucien Cartier est parti, le père Juste aussi un peu après en disant : « Il n'y connaît rien, il n'a jamais été soldat, il ne sait pas ce que c'est! »

L'après-midi a passé, et on ne savait toujours pas si on allait partir ni par quelle route! Les nouvelles n'étaient pas bonnes: les Italiens nous ont déclaré la guerre, ils bombardent les civils, les Allemands sont à Paris, le gouvernement va aller à Bordeaux. Le soir nous nous sommes couchés dans l'attente.

Coup de théâtre, dans la nuit vers deux heures du matin, les Cartier sont venus nous réveiller pour prendre le cheval. Ils ont d'ailleurs réveillé tous les gens d'Armeville pour annoncer leur départ. A Erceville le Maire avait paraît-il donné l'ordre de partir, alors eux partaient aussi.

Au lever du jour Papa est allé avec René, mon oncle qui travaillait à la maison, chercher de l'herbe pour les moutons, ils les ont soignés et gardé un tombereau plein d'herbe pour le lendemain comme à l'accoutumée. Vers les neuf heures les Dufresne du bout d'en bas sont partis à leur tour, emmenant avec eux leurs frères, sœurs et cousins du même nom du bout d'en haut. Du coup la moitié des habitants d'Armeville était sur la route.

Vers midi une nuée de soldats français en désordre est débarquée à Armeville. Deux sont arrivés



sur le même vélo ; comme ils n'avaient pas mangé depuis deux jours, ils ont demandé un mouton à Papa. Finalement, Papa leur en a donné un qu'ils devaient faire cuire un peu plus loin. Ils l'ont attaché par les pattes avec un fil de fer, mais, comme ils n'avaient qu'un vélo, ils ont demandé à Papa de leur donner le sien ; ce qu'il a fait. Je les ai vus repartir avec le mouton, un bout de bois placé entre ses pattes : l'un devant sur son vélo, l'autre derrière sur le vélo de Papa, le morceau de bois sur l'épaule de l'un qui rejoignait celle de l'autre et le mouton entre les deux.

Comme il y avait beaucoup de soldats dans le village – ils devaient certainement commencer à piller les maisons abandonnées, des avions allemands sont venus survoler Armeville. Un gradé qui avait des guêtres au lieu des traditionnelles bandes molletières (il était encore avec ses hommes), nous dit que ces avions pourraient bien lâcher quelques pruneaux.

Alors là, cela a sonné le départ. Le grand-père qui était venu aux nouvelles nous dit : « on va partir. J'ai dit au père Biritte- un vieux du village qui ne partait pas, de mettre le tombereau d'herbe à cul demain et de lâcher les moutons dans la cour. » Comme si un tombereau d'herbe pouvait nourrir les moutons pendant une durée indéterminée ! C'est vrai, on allait partir, et en fait on abandonnait tout, sauf ce qui était dans les voitures.

Vers deux heures de l'après-midi c'est le départ : Juste Glâtre avec sa voiture et dedans, sous une bâche, sa femme Christiane et Jeannine ; René avec la grande voiture, Mouton en trait et Bijou en limon ; Maman derrière avec l'autre voiture et Charlot en limon.

Nous avons fermé les portes de la maison et on s'est entassé dans la traction : Papa, Tante Guite, Suzanne, Jean, Charles, Lucien, ma sœur Lucienne, mes frères Marcel et André, et moi....

Enfin on partait, je n'aurais pas les mains coupées ! Le grand-père suivait avec sa B14 : Léon au volant, Tante Renée avec Roger derrière, direction Orléans où l'on passerait la Loire.

Au départ la route n'était pas trop encombrée, nous étions à peu près les derniers. Avec la traction et la B14 on avançait un peu et on attendait que les chevaux nous rattrapent. Puis, passé Châtillon, ça commençait à « bouchonner ». En arrivant à Chilleurs aux Bois, les voitures étaient à touche-touche et par moments on n'avançait plus. Passé Chilleurs, comme le soir arrivait, Papa a avisé une petite route forestière sur la gauche et s'y est engagé sur cinquante mètres. Puis, faisant le planton au carrefour il a attendu les voitures pour que l'on se dégage pour passer la nuit. Les voitures sont arrivées, tout le monde s'est retrouvé au même lieu, à cinquante mètres du carrefour.

# Échappée belle!

Soudain, des avions dans le ciel. On lève la tête et dit : « ça doit être des français », on ne voyait pas la croix gammée. Nos avons été vite déçus, car c'étaient des Italiens. Ils ont piqué et pris la grand-route en enfilade. On entendait le claquement sec des mitrailleuses, des balles ricochaient jusque vers nous. Tout le monde s'est jeté dans le fossé ; moi, comme un idiot, je courais sur cette petite route, Papa m'a attrapé d'un coup et m'a entraîné dans le fossé, il m'a même grondé : « Quand ça mitraille, il faut se coucher ! ». Cela a duré un moment, puis les avions sont partis. Du coup, au lieu de rester à cinquante mètres du carrefour, nous sommes repartis et nous nous sommes enfoncés d'au moins un kilomètre.

Là, on a dételé les chevaux, on leur a donné à manger et à boire, et on s'est mis à casser la croûte ; il y avait une source un peu plus loin qui fournissait de l'eau, nous allions la chercher au seau. Hormis les circonstances, cela avait un air de pique-nique en famille.

Plus tard, Papa est retourné au carrefour voir ce qui s'était passé. On l'avait échappé belle : il y avait des chevaux et des gens morts, des voitures brûlées, d'autres dans le fossé. Il dit que ce n'était pas beau à voir. Il a entendu dire aussi qu'Orléans était bombardé, que les ponts sur la Loire avaient sauté, et même qu'ils avaient sauté avec plein de monde dessus.

Nous avons passé la nuit à la belle étoile dans les couvertures sur les bâches, et Roger, qui était encore bébé, dans l'auto du grand-père. Pour cette première nuit de « camping », le temps fut magnifique.

Le matin, après le petit-déjeuner, conférence d'état-major, si je puis dire. Par où allons-nous partir ? Les ponts à Orléans ayant peut-être sauté, vu les encombrements sur la grand-route et le danger, il fut décidé de continuer sur les routes forestières et de descendre vers Gien. Cette seconde journée s'est déroulée sans fait marquant. Le soir, nous sommes arrivés près de Lorris, à Vieilles-Maisons exactement. Là, c'était à nouveau la bousculade. Tout le monde s'agglutinait en direction de la Loire. Il y avait eu un mitraillage ; un monsieur cherchait à acheter un cheval car le sien était en train de crever dans un fossé, criblé de balles, un autre cherchait de l'essence, il était en panne sèche. Il y avait des voitures partout.

Comme les habitants étaient partis, on a trait une vache pour avoir du lait. Partout autour des maisons, il y avait des gens cherchant à manger ou faisant un brin de cuisine. On n'avait plus de pain, on fit cuire des « patates ». Pour la nuit, Papa, Maman et Tante Guite avaient trouvé une petite place dans un abri à cochon vide. Nous, les gamins, devions rester dans l'auto.

Cette nuit-là, un orage terrible a éclaté. Papa est venu chercher le matelas qui était sur la traction pour qu'il ne mouille pas. Nous autres, à huit dans l'auto, nous n'avons pas trop dormi.

De plus, pendant notre sommeil, le pot de miel d'environ dix kilos qui venait de chez la grandmère de la Belle Etoile s'est renversé. C'était du miel un peu liquide. Le matin, on a découvert Charles ou Lucien, je ne sais plus lequel des deux, complètement englué. Après l'avoir « désenmiellé », et rechargé le matelas, on a fait le casse-croûte et soigné les chevaux. Nous étions pris au piège, il n'y avait plus qu'à suivre la foule et se diriger vers Gien. Nous nous sommes donc rajoutés au convoi.

Là, c'était vraiment la cohue. On avançait au pas, par moments même il fallait arrêter et attendre. Assez souvent, de la vapeur sortait des radiateurs des autos qui chauffaient. Pour ne pas âtre repérés par les avions, tout le monde avait mis des branchages sur les voitures et les autos. On ne roulait que sur une file, celle de gauche étant réservée à l'armée.

Nous n'avions pratiquement pas rencontré de soldats français depuis le départ, mais apparemment l'armée s'était un peu regroupée. On voyait beaucoup de Sénégalais. Nous étions sur une route bordée par la forêt.

Soudain, ce fut le drame : nous avons entendu des tirs de mitrailleuses, des obus nous passaient par-dessus la tête. Dans la traction c'était la panique. Tante Guite sortit une image de la Sainte Vierge de son corsage et se mit à chanter :

« Vierge, notre Espérance,

Etends sur nous ton bras

Sauve, sauve la France

Ne l'abandonne pas »

Puis elle dit à Papa : « Maurice, il faut se sauver, il faut passer la Loire »

Papa a perdu son sang-froid et a dit à Maman qui était sur la route avec René :

« Attache le cheval derrière la voiture et monte en auto avec nous ! »

#### La débandade

Nous nous sommes retrouvés à onze dans la traction : Papa, Maman et Tante Guite, Lucienne, Marcel André, Charles, Lucien, Suzanne, Jean et moi-même. Puis Papa a déboîté de la file où nous étions pour doubler sur la file réservée à l'armée. Par deux ou trois fois, il a fallu se garer presque dans le fossé pour laisser passer des militaires. En jonglant comme cela nous avions devancé le grand-père de quelques kilomètres.

La fusillade passée, les convois de militaires devenant plus nombreux, nous avons été obligés de reprendre la bonne file.

Cahin-caha, au rythme des arrêts, on approchait d'un village quand soudain, que voit-on venir sur la file des militaires ? Un side-car allemand, avec un soldat debout, revolver au poing. L'ayant aperçu, un soldat français assis dans une auto devant nous, s'est carapaté en vitesse dans le bois à côté. L'Allemand dit en passant à côté des voitures : «L'exode est fini, rentrez chez vous! ». Tout le monde est resté coi.

Comme c'était le soir, nous nous sommes garés où l'on a pu et là, Papa a commencé à s'inquiéter de René qui était avec les trois chevaux et deux voitures, surtout qu'il n'était pas trop capable de se débrouiller tout seul. Toute la soirée, jusqu'à la nuit, il a inspecté tous les attelages qui étaient garés maintenant dans la forêt. Impossible de retrouver René!

! Il s'est alors culpabilisé : « Je suis un homme indigne, je n'aurais jamais dû faire cela. René, où est-il le pauvre malheureux ? C'est de ma faute ! »

Nous n'avons pas beaucoup dormi cette nuit-là. Le lendemain matin, Papa a continué ses recherches qui sont restées infructueuses. Il y avait beaucoup de monde partout. Des Allemands sont repassés : « Rentrez chez vous, la guerre est finie ! » Quel contraste de voir les Allemands bien équipés, une lampe électrique accrochée à un bouton de la vareuse, comparés aux soldats français que l'on avait quittés en partant.

Quelques-uns ont tendu aux enfants des tablettes de chocolat. Nous n'osions pas en manger de peur d'être empoisonnés. Les Allemands l'ont sans doute compris, ils en ont mangé un morceau devant nous. Alors nous en avons pris ; je n'ai pas eu les mains coupées !

Sur le chemin du retour, la route était libre ; on croisait de temps en temps des camions allemands. Des soldats coupaient les fils électriques, car une « saucisse » d'observation, située à une centaine de mètres de hauteur était traînée par un filin fixé à un camion.

#### **Retour progressif**

Le soir même nous étions rentrés à la maison. Quel spectacle en arrivant ! Tout traînait dans la maison, les armoires étaient vidées. Dans la cour les moutons étaient lâchés, quelqu'un leur avait descendu de l'orge du grenier, elle était éparpillée un peu partout. Dans le garage, plusieurs soldats français s'étaient changés : il restait plein d'habits militaires.

Le lendemain matin, nous avons mesuré l'étendue du saccage dans les maisons du village : toutes avaient été visitées par la troupe ou des réfugiés. Les vaches, toutes lâchées, se promenaient en beuglant, les mamelles pleines. Maman et Papa en ont trait un maximum, enfin celles qu'ils pouvaient attraper. Un taureau était entré dans une chambre chez Robert Dufresne, et était crevé là ; je ne me souviens plus comment ils ont fait pour le sortir.

Nous nous inquiétions toujours sur le sort de René, puis Oncle Léon est revenu avec la B14, mais le grand-père n'y était pas. Voyant que Maman attachait son cheval à la voiture de René, il avait aussitôt compris que René ne pourrait y arriver seul, alors il est resté avec lui. Je ne sais plus exactement comment, mais ils ont réussi à ramener les voitures à bon port. Comme ils n'avaient pas de nourriture, le pinard leur a servi de remontant ; ils avaient récupéré un verre dans une maison et quand ils commençaient à avoir faim, ils buvaient un coup. Le petit tonneau était vide à l'arrivée. Ils sont rentrés une nuit : Bijou avait les pattes en sang, il n'avait plus de fer sur un côté et la corne de ses sabots était usée.

Puis Juste Glâtre qui avait été aussi perdu est revenu, les Delorme et les Dufresne également. Quant à la famille Cartier, qui était partie plus tôt, elle est revenue un peu après ; le pauvre Sansonnet ramenait sa voiture plus l'auto de Lucien qui était en panne. Comme l'auto n'était attachée qu'avec une chaîne, le radiateur était complètement défoncé. Les Gauthier sont rentrés longtemps après, comme je l'ai dit précédemment ils étaient allés beaucoup plus loin que Vierzon.

Tout le monde a récupéré ses vaches, quelques-unes ont dû être abattues par les gendarmes, car elles étaient devenues folles faute d'avoir été traites. Dans les champs autour du village elles avaient laissé plein de traces de leur passage. Les soldats avaient construit une cabane avec des ballots de paille derrière chez nous, et une autre au bois Maréchal. Un chemin à travers champ reliait les deux. Longtemps, nous avons joué dans ces cabanes.

À Bazainville, cousine Henriette et sa mère étaient revenues, Papa leur a donc ramené Charles et Lucien. Tante Guite est restée encore quelques jours avec nous, puis Papa l'a raccompagnée chez elle. Là, c'était la désolation, son magasin avait été complètement dévalisé. Tante Renée est restée avec le grand-père car, un peu plus tard, quand on a su qu'Oncle Marcel avait été fait prisonnier dans les environs, nous avons réussi à le faire revenir pour la moisson. Plus tard encore, pour ne pas partir en Allemagne, il s'est sauvé en zone libre.

Nous ignorions alors qu'il nous faudrait subir plus de quatre années d'occupation, avant de voir arriver les chars américains, en août 1944.

Albert THOMAS
Décembre 1995





"OAlbert Thomas. Tous aroits reservés

# De 1940 à 1945 : l'occupation – la libération

### Mon village à l'heure allemande

Après les péripéties que j'ai racontées précédemment, nous sommes revenus d'exode.

Nous n'étions pas les plus malheureux car nous disposions de véhicules alors que certains citadins étaient partis à pied avec des poussettes ou des charrettes à bras pour transporter les valises. Il en est passé longtemps qui regagnaient leur domicile : ils ne trouvaient pas facilement à manger. La boulangerie de Charmont était prise d'assaut : le Maire et des anciens se relayaient pour monter la garde et faire passer les gens à tour de rôle ; le boulanger fabriquait du pain toute la journée. Le père Glâtre est allé chercher de la farine au moulin de la Pierre, sur la Juine, avec son cheval ; il a d'ailleurs continué à le faire pendant toute l'occupation car faute d'essence, les camions ne circulaient plus.

Il a fallu reprendre le travail dans les champs qui avaient été abandonnés pendant une dizaine de jours. Les betteraves avaient grossi et étaient difficiles à dégarnir : Papa nous a mis une binette dan les mains pour essayer de récupérer ce qui était encore dégarnissable ; le reste a été retourné et réensemencé. Grand-père utilisait une binette à long manche et c'est nous qui arrachions les betteraves en trop pour lui éviter de se baisser.

#### L'occupation commence

Á Pithiviers, un drapeau à croix gammée flottait sur l'hôtel Laumonnier transformé en Kommandantur gardé en permanence par deux sentinelles. A la sortie de la ville, on avait construit, au début de la guerre, un camp pour les futurs prisonniers Allemands. Maintenant on y avait enfermé les soldats français capturés par les allemands! Pour aider aux travaux des foins et de la moisson, les Allemands ont autorisé ces prisonniers à travailler dans les fermes. On nous a envoyé un gars du Puy de Dôme: Jean Varagnat, un grand costaud qui chaussait du 47. Comme ses godillots militaires s'étaient usés pendant la retraite et qu'on ne vendait plus de chaussures, il s'est acheté des sabots de bois; il a eu du mal à trouver sa pointure et il a même dû creuser le bout à l'intérieur pour y loger ses pieds.

Par la suite, le camp de prisonniers a servi à interner des civils mais il y avait tellement de sentinelles et de barbelés que l'on n'a jamais su ce qui s'y passaient et ce qu'ils devenaient.

#### Les informations

Depuis le début de l'exode, nous manquions de nouvelles. Progressivement, les radios ont repris leurs émissions. Nous avons appris que Pétain avait demandé l'armistice et que la France était coupée en deux : au Nord, la zone occupée, au Sud, la zone libre.

À l'époque, il n'y avait pas de télévision et à midi et le soir, les gens d'Armeville se retrouvaient dans la rue par petits groupes, au soleil l'hiver et à l'ombre l'été. Les commentaires allaient bon train : « De Gaulle s'est sauvé en Angleterre, il risque rien, il est de l'autre côté de la mer ! Il veut continuer la lutte mais nous n'avons plus d'armée. Les Anglais se sont sauvés à Dunkerque, et maintenant ils viennent de couler nos bateaux à Mers-el-Kebir. Pétain, il a 80 ans !

Pour qui se prend-il ? Il était casé comme ambassadeur en Espagne. C'est l'Etat Français mais c'est Hitler qui donne les ordres ! Son seul mérite c'est d'avoir été là pour que la France ne soit pas complètement envahie »

Tout le monde se voyait mal parti pour être libéré un jour ...

Petit à petit, Radio Paris qui était aux ordres des Allemands ne fut plus guère écouté et les postes de TSF étaient réglés sur Radio Londres. Il fallait une grande attention pour entendre les nouvelles à cause du brouillage.

#### Les prisonniers

Les soldats prisonniers ont commencé à écrire : une petite carte avec quatre ou cinq mots ! Les plus proches ont écrit les premiers. Il a fallu attendre deux mois pour avoir des nouvelles de ceux qui étaient en Pologne ou en Silésie et le moral de leurs familles n'était pas fameux. Ceux qui avaient réussi à passer en zone libre ont fait parvenir des messages à travers la ligne de démarcation. Peu à peu, ils ont été démobilisés et ont regagné leurs foyers.

#### Armeville occupé?

Un matin, des soldats allemands avec des chevaux et des chariots sont venus occuper le village. Il y en avait partout! Nous n'avions que deux chambres pour toute la famille mais il fallut en abandonner une à des sous-officiers. Ils utilisaient notre cuisinière et nous devions attendre qu'ils aient fini pour manger à notre tour. Heureusement, ils ne sont restés que quelques jours!

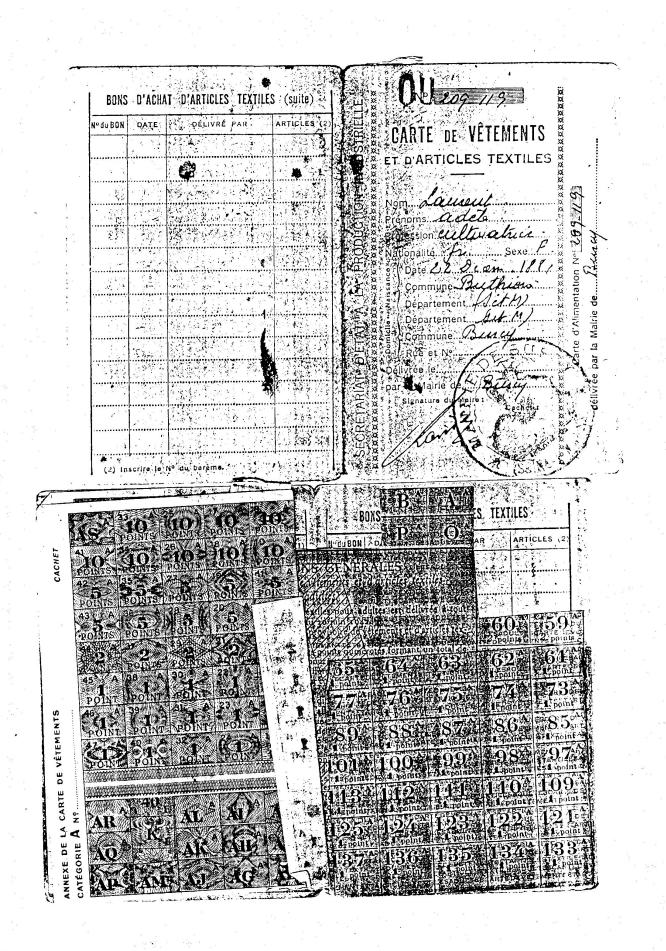
#### **Interdictions et restrictions**

Nous n'avions plus le droit de circuler en auto sauf M. Pin Christophe qui avait une autorisation S.P., service spécial - « Service Particulier »- comme disait Emile quand les hommes bavardaient le soir à la porte. Quelques camions autorisés à circuler fonctionnaient au gazogène (charbon de bois ou bois coupé en morceaux). Les quelques bidons d'essence qui nous restaient ont été camouflés dans la cave pour le cas où nous aurions une urgence médicale.

Des cartes d'alimentation ont été distribuées. Tous les mois, il fallait retirer en mairie des tickets de pain, de vin, d'huile, de sucre, de riz, de pâtes, de tabac etc...

Les fumeurs, privés de tabac, ont ramassé dans les champs du Pas D'âne, plante à grandes feuilles rondes ; séchées, elles remplaçaient le tabac. Les non-fumeurs de la ville échangeaient leur ration de tabac contre des produits alimentaires. Par la suite, les fumeurs se sont procurés des graines de tabac et en ont cultivé dans un coin du jardin.

À l'époque, les accotements n'étaient pas bien entretenus. La Kommandantur a donné l'ordre à chacun d'entretenir sa portion de bas-côté. Tout le monde s'est mis au travail pour couper les orties, piocher, niveler.



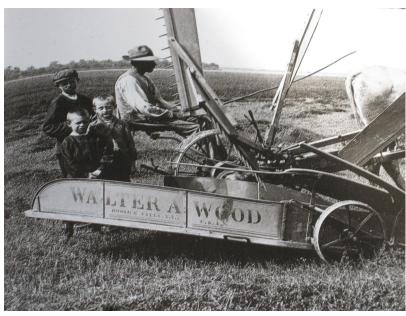
CARTE DE RATIONNEMMENT AVEC SES TICKETS.

#### Plus de chasse!

Les Allemands ont ordonné que les possesseurs de fusils de chasse les déposent à la mairie ainsi que les munitions. Tous les chasseurs obéirent ....mais nous avons su plus tard que les propriétaires de deux fusils n'en ont porté qu'un et ont caché l'autre, bien graissé, au fond d'un puits. Papa avait déposé ses deux fusils et il l'a regretté longtemps. Un an après, des Allemands ont fait une partie de chasse avec nos fusils, au grand désespoir des chasseurs de la commune qui les regardaient d'un mauvais œil, car le gibier était abondant. Ultérieurement, un camion a embarqué nos fusils que nous n'avons jamais retrouvés.

#### La moisson sous l'occupation

Oncle Marcel était prisonnier dans la Marne mais Papa a réussi à le faire venir pour la moisson. Cette moisson était compliquée car il n'y avait plus de ficelle, le sisal venant d'Asie.



Quand leur stock était épuisé, certains fauchaient sans ficelle et attachaient les bottes avec des ficelles de récupération ou des liens en paille de seigle. Papa a remis en marche une vieille javeleuse appartenant à la mère Renard. Le grand-père s'est mis à faire des liens, je les comptais pour faire des bottes de soixante. Ça lui rappelait sa jeunesse où tous les moissonneurs préparaient les liens, le soir, après la journée de travail. Puis on a mis dans la lieuse du fil de fer à cinq ou six brins très fins, mais ça cassait souvent et le fil s'entourait autour du lieur, alors j'ai été réquisitionné : je marchais à cô-

té de la lieuse et, avec une pince, je tirais le fil de fer cassé quand la botte était loupée, ce qui évitait de s'arrêter à chaque fois.

Les années suivantes, nous avons eu du fil de fer à un brin assez souple, puis de la ficelle en papier à un brin ; elle était trop raide et beaucoup de gerbes étaient ratées. À la fin de l'occupation, la ficelle de papier avait trois brins et le résultat était meilleur.

La moisson finie, il fallait battre le grain et nous n'avions plus de gas-oil pour faire tourner les machines. Des moteurs électriques ont été utilisés mais il y avait souvent des coupures de courant ; pour que les batteuses fonctionnent, un secteur était privé d'électricité.

Lorsque le courant était coupé, il fallait s'éclairer : on avait du mal à trouver du pétrole pour les lampes, les bougies devenaient introuvables. J'ai trouvé une technique pour en fabriquer : un tube de pompe à vélo, une mèche de coton tressé et du suif fondu coulé dans le tube. Après refroidissement et démoulage, j'obtenais des bougies satisfaisantes bien qu'un peu trop fumeuses.

#### Les galoches

À la rentrée des classes, il n'y avait pas de chaussures dans les magasins, seulement des galoches et encore ... moi qui avais déjà des grands pieds, j'ai dû attendre qu'on en trouve à ma taille et je suis allé à l'école quelque temps avec des sabots de bois. Le cordonnier d'Armeville qu'on appelait le père Bottin fournissait à peine à remplacer les semelles usées des chaussures par des semelles de bois. Presque toutes les semaines, le soir ou le jeudi, je réparais les galoches de Lucienne, Marcel, André et les miennes : avec quelques clous au bout et au talon, je fixais des morceaux de cuir ou de caoutchouc sous la semelle.

#### **Hésitation** .....Evasion

L'hiver est arrivé. Jean Varagnat est parti travailler en batteuse et venait coucher tous les soirs à la maison dans deux lits superposés de la chambre des ouvriers. Papa apprit que les Allemands ramassaient les prisonniers ; Oncle Marcel qui ne voulait pas aller en Allemagne parlait de se sauver en zone libre. Jean Varagnat devait partir avec lui : Maman avait agrandi le pantalon et la veste de velours du grand-père qui étaient presque neufs, car il ne possédait pas de vêtements civils. Jean hésitait, pourtant ses parents habitaient en zone libre. Finalement, le jour du départ a été fixé ; malencontreusement, son copain de chambre est tombé du lit d'en haut. Oncle Marcel est parti tout seul.

Plus tard, des camions allemands sont venus chercher les prisonniers qui étaient rassemblés sur la place de Charmont. Papa lui disait : « N'y vas pas ! Sauve-toi ! » Jean avait peur des représailles, il craignait que les Boches emmènent Papa à sa place. Il disait : « Tu as quatre gosses, moi, je suis célibataire ». Papa lui a suggéré de gagner les bois avec trois ou quatre jours de nourriture et on l'avertirait si tout allait bien. Il a refusé et s'est tapé quatre ans en Allemagne. Oncle Marcel a réussi à passer en zone libre où il est resté un an puis a regagné Paris où il a pris une boucherie. Tante Renée qui était restée chez le grand-père l'a rejoint. Il n'a jamais été inquiété.

## Premier hiver d'occupation

Cet hiver-là, nous avons eu beaucoup de neige et la commune ne disposait que d'un chasseneige tiré par des chevaux : certains endroits n'avaient pu être dégagés. La Kommandantur a réquisitionné les gens du village pour déblayer la neige à la pelle.

Papa n'avait plus de vélo, les Allemands avaient pris celui de Lucienne pendant l'exode. Je commençais à grandir et je n'avais qu'un petit vélo. Oncle Maurice, qui était quincaillier, a fait des prouesses pour nous équiper : un cadre de récupération par-ci, des jantes par-là, des vieux pneus encore utilisables (il était très difficile d'obtenir des pneus neufs). Nous allions à Sancheville (50km) deux ou trois fois par an, en vélo, autant de fois à la Belle Etoile chez la grand-mère, 50 km aussi. Il ne fallait pas oublier les rustines et les bouts de toile qui, coincés sous la jante, bouchaient un trou sur le pneu.

Certains, à la place des pneus, avaient ajusté des tuyaux d'arrosage sur la jante, tendus par un fil de fer. D'autres roulaient carrément sur la jante ; c'était le cas de notre curé qui faisait le catéchisme. A force d'être secoué, il a attrapé un mal et il en est mort. A la fin de l'occupation, les routes étaient complètement défoncées. Quand toute la famille sortait ensemble, on prenait le cheval et la carriole. Les bicyclettes devaient être déclarées en mairie et chacune portait une plaque jaune avec un numéro.

#### Comment manger à sa faim ?

Tout le monde s'est mis à élever un cochon. Habituellement, nous en élevions un, maintenant, nous en avions quatre en permanence. Le grand-père a aménagé un coin de sa grange pour en élever un. On les tuait à environ 200 kg, ils avaient couramment 7 à 8 cm de lard sur le dos. Comme nous échangions du boudin et du rôti avec le voisin, nous mangions assez souvent de la viande fraîche ; le reste du temps, c'était du salé.

À Paris, les gens crevaient de faim, il en venait régulièrement chercher du ravitaillement. Chaque ferme avait ses habitués. On leur vendait un bout de lard, quelques œufs, des patates, des haricots, un lapin, une poule, à un prix raisonnable. Certains ont profité des circonstances pour vendre à des prix exagérés : c'était le Marché Noir!

Nous tuions un mouton de temps en temps ; nous en vendions au maréchal, au bourrelier, au charron. Quand le temps était sec et frais, nous gardions un gigot une quinzaine de jours dans un courant d'air, à la cave car nous n'avions pas de frigidaire. La viande de bœuf était rare.

Nous fabriquions le fromage et le beurre. Une fois par semaine, il fallait tourner la baratte. Le fromage blanc, préalablement écrémé, était séché, ce qui donnait du fromage qui ressemblait un peu à du plâtre. Le petit lait était destiné aux cochons ainsi que l'eau de vaisselle, avec des petites patates que l'on faisait cuire dans la chaudière et de la farine d'orge.

Nous mangions du pain noir mais il était rationné. On écrasait le blé pour donner de la farine au boulanger. Papa allait en carriole au moulin de la Pierre ; il passait sur les chemins, à travers champs, le matin de bonne heure, pour ne pas rencontrer les gendarmes.

Le blé écrasé était échangé avec le boulanger selon la règle : 1 kg de blé = 1kg de pain. Nous ramenions de la farine à la maison. On la tamisait pour avoir une farine blanche qui servait à fabriquer des pâtisseries et du pain blanc que l'on cuisait dans une cocotte et dans le fond de la cuisinière. Nous mangions ce pain par gourmandise. Plus tard on a réussi à avoir un petit moulin et nous écrasions le blé à la maison.

En guise de café, on grillait de l'orge dans le four. Nous fabriquions du savon avec du suif dissous dans la soude caustique.

Pendant toute l'occupation, nous les enfants, avions toujours des petits bobos aux mains et aux jambes ; il paraît que c'était par manque de vitamines. Nous y mettions de la pommade, ça ne servait pas à grand-chose. L'hiver nous avions plein de d'engelures aux pieds et aux mains ; le soir, ça nous démangeait beaucoup.

Comme Jean Varagnat était prisonnier en Allemagne et Oncle Marcel en zone libre, un cousin de Paris, Marcel Gragy, est venu travailler chez nous. Là, il mangeait sa faim. À l'époque, beaucoup de parisiens se sont souvenus qu'ils avaient de la famille à la campagne .....

#### Les distractions

Depuis que la France était occupée, les bals étaient interdits. Cependant, les jeunes organisaient des bals clandestins dans une grange, un grenier ou une vieille maison, au son d'un phonographe. On était averti par le bouche à oreille.

À la fin de l'occupation, j'approchais de 15 ans ; il y avait un bal chez Lydie, la voisine. Elle m'a attrapé et m'a appris à valser autour de la table de sa cuisine.

'©Albert Thomas. Tous droits réservés"

Par contre, on avait l'autorisation d'organiser des concerts au profit des prisonniers de guerre. Toute la jeunesse s'est mobilisée pour présenter des spectacles. À Charmont, M. Lafond, l'instituteur, en était le responsable. Il coordonnait tout : les chansons, une grande pièce, les sketches. L'argent récolté servait à acheter des victuailles pour envoyer par colis aux prisonniers.

Un comité de soutien s'occupait de cela, Papa en faisait partie. Chaque année, un concert était organisé dans toutes les communes des alentours avec une séance le dimanche après-midi, une autre le soir, parfois une encore le dimanche suivant. Je me rappelle en partie une chanson de l'époque :

Dans tous les coins de la campagne de chez nous,

On plante des pommes de terre

Tout le monde s'y met,

Les pauvres comme les riches.

Faut qu'on se débrouille

Pour ne pas crever de faim

Et tout le monde retourne,

Et tout le monde défriche.

Partout dans les champs

Comme dans les jardins

En avant pour les patates

Et pour les haricots.

#### La guerre s'étend

En juillet 1941, Hitler a déclaré la guerre à la Russie. Commentaires dans la rue : « Ça va être sa perte, il va faire comme Napoléon, il sera obligé de battre en retraite! ». Mais les troupes allemandes avançaient à une vitesse fulgurante. On imaginait les Allemands bientôt maîtres de l'Europe. Entre temps, un certain Leclerc avait remporté une victoire au Tchad et traversé le Sahara pour conquérir la Lybie. Dans la rue, le soir, on entendait : « Celui-là, il a pas peur, si on en avait eu des comme lui en 40! ». Puis les Boches furent arrêtés à Stalingrad puis à El Alamein, en Egypte. Un petit espoir naissait de voir les Allemands perdre.

### Réquisitions

L'occupation s faisait de plus en plus sentir : réquisition des chevaux encore jeunes, et l'on vit des bœufs travailler dans la plaine. Comme nos chevaux étaient vieux, nous n'avons pas eu ce problème. Il fallait aussi fournir à la réquisition des moutons, des volailles, des vaches, de la paille, du fourrage, de l'avoine. Nous cachions l'avoine dans la tonne à eau, et c'est nous, les gamins, qui étions obligés de descendre dedans pour la reprendre car l'ouverture n'était pas assez grande pour un adulte.

Au printemps, les allemands exigeaient que l'on détruise les doryphores dans les patates ; une fois par semaine, les écoliers allaient ramasser ces bestioles et les mettaient dans une bouteille. Jean Pin, de Charmont, sur sa tonne à traiter, avait dessiné un doryphore et inscrit : « On combat les doryphores, sous-entendu les Allemands, car on les surnommait les « dorypores », les « Boches », les « frisés », les « Chleus », les « Vert de Gris ».

#### Résistance, déportation

En 42, quelques prisonniers sont revenus par suite du départ en Allemagne de travailleurs obligatoires A Charmont, Rabaud, le mécanicien est revenu parce que sa femme avait été tuée par les avions allemands, un peu avant la débâcle. Elle avait été mitraillée sur la route de Pithiviers alors qu'elle passait en auto le long du Décauville, le Deco, comme on l'appelait. C'était un petit train à voie étroite, qui reliait Pithiviers à Toury en passant sur l'accotement de la route. Commentaire à la porte : « Les Boches, ils sont malades, voilà ben qu'ils ont bombardé le Deco! »

En sa qualité de mécanicien, Rabaud a obtenu un S.P, qui lui permettait de circuler en auto ; un peu plus tard, il a dû prêter sa voiture à la Résistance : il en faisait peut-être partie....Toujours est-il que sa voiture a été vue par les Allemands. Pour se couvrir, il a fait une déclaration de perte sur le journal, mais un beau jour, deux types en ciré et chapeau mou sont venus le chercher et l'ont embarqué à Charmont. Il a seulement réussi à faire passer un petit message de la gare de Compiègne d'où il partait pour l'Allemagne. Il n'est jamais revenu, il a fini dans je ne sais quel camp de concentration.

Il y a eu d'autres maquisards dans la région ; avec leurs mitraillettes, ils ont écumé quelques fermes en faisant ouvrir les coffres-forts à des gens qui faisaient du marché noir en grande quantité. Foucault d'Audeville, le marchand de moutons, a reçu deux balles dans les poumons ; il s'en est tiré de justesse. Il avait reconnu son agresseur qui s'est engagé à la Libération, l'affaire n'a pas eu de suite.

Certains trafiquants au marché noir ont reçu par la poste des colis contenant des petits cercueils, ce qui signifiait qu'après la guerre, leur compte serait bon.

#### Fin de la zone libre

À la fin de 1942, les Américains ont débarqué en Afrique du Nord. Ils ont été accueillis à coups de fusil par les soldats français qui se sont d'ailleurs ralliés très vite ; à la porte, les vieux de 14 étaient indignés : « Faudrait pas quand même pas qu'ils se trompent de cible ! ». A la suite de cela, les Allemands ont envahi toute la France. Les bateaux de Toulon se sont sabordés, à part quelques-uns. Commentaires, le soir : « Ils auraient quand même pu se sauver, si c'est pas malheureux de voir ça ! »

### **Braconnage**

Le gibier abondait puisqu'on n'avait plus le droit de chasser. Après la moisson, on faisait un semblant de bosquet avec des branchages, de place en place, dans la plaine, et on y posait des collets en crin de cheval. Quand un émouchet poursuivait une volée de perdreaux, ils allaient se réfugier sous les branches et il n'était pas rare d'en prendre un ou deux.

En lançant une pierre, Papa a tué une perdrix et deux perdreaux, au bord du chemin.

Le père Glâtre avait trouvé une technique de chasse : au printemps, il partait au travail avec son cheval, à travers champs, il avait la fourche sur l'épaule, son chien suivait derrière. Quand il voyait un lièvre en forme, il tournait autour en se rapprochant ; quand il était assez près, il lui donnait un coup de fourche. S'il le loupait, c'était le chien qui l'attrapait.

Tous les ans, on capturait des petits lièvres en fauchant la luzerne ou en passant la bineuse dans les betteraves. On les nourrissait avec des bouquets de fleurs de sainfoin. On mettait un tuyau de poêle dans la niche pour qu'ils puissent se cacher.

### L'espoir renaît

Les Anglais avaient déjà tenté de débarquer à St Nazaire et à Dieppe, sans résultat, ce qui nous donnait un peu d'espoir car nous n'étions pas oubliés. Mais les côtes étaient bien gardées par le Mur de l'Atlantique et on se demandait si un jour on pourrait y faire une brèche. Commentaire le soir dans la rue : « Ben, puisque maintenant ils ont des avions, des parachutes et des planeurs, pourquoi ils ne débarquent pas en plaine, là où il n'y a pas de défenses, ils passeraient pardessus le Mur de l'Atlantique ».

### **Disparition**

Au printemps 43, le grand-père est tombé malade : il avait toujours mal à l'estomac, comme le médecin n'arrivait pas à le soulager, il a passé une radio à Orléans : nous avons fourni l'essence et Christophe Pin, détenteur d'une S.P, l'a transporté à Orléans. On a découvert un cancer de l'estomac inopérable.

Au début, quand il avait encore des forces, on le menait en carriole au médecin qui lui vidait l'estomac et le lendemain, il pouvait manger. Mais, comme il ne se nourrissait plus, il a vite maigri et ne supportait plus les lavages d'estomac ; quand j'allais lui tenir compagnie, il me disait : « Je vais mourir de faim ! »

Au début de sa maladie, il allait faire une promenade sur la route de Pithiviers – promenade que je faisais avec lui quand j'étais petit. Quand les forces lui ont manqué, il allait à la carrière où il se couchait sur la pente, ce qui lui permettait de se relever pour revenir. Un peu plus tard, il n'a pu aller qu'au bout de son jardin. Enfin, une nuit, il s'est éteint comme une lampe qui n'a plus d'huile.

Coïncidence, l'enterrement a eu lieu le jour où je passais le certificat d'études.

#### Le « certif »

L'examen a eu lieu à Bazoches les Gallerandes (12km). Au lieu de prendre nos vélos qui avaient de mauvais pneus, les quatre candidats sont partis avec une carriole et un cheval appartenant aux parents d'un camarade, Michel Brunet. L'instituteur nous accompagnait. Nous emportions notre casse-croûte et celui du cheval. A midi, nous avons soigné le cheval avant de manger.

Le soir, nous sommes revenus avec notre diplôme en poche. Nous étions les quatre premiers du canton, Aimée, Jean, Michel et moi.

J'allais avoir quatorze ans, pour moi l'école était finie.

### Au travail, Albert!

Pour commencer, j'ai fait le berger : l'été, je menais les moutons aux champs, après la moisson, le matin et le soir sur les chaumes, et à l'automne tout l'après-midi sur les feuilles de betteraves puis sur les champs de luzerne et de sainfoin quand les premières gelées étaient passées.

Comme les Boches réquisitionnaient le fourrage et l'avoine, même la paille, on allait aux champs le plus longtemps possible, jusqu'en décembre. Certains jours, où il faisait froid, je portais des sabots de bois bourrés de paille et un vieux pardessus. Au printemps, les moutons paissaient sur les accotements des routes ; on y était tranquille car peu de voitures passaient.

#### La famille s'agrandit

Au mois d'août, une petite sœur nous est née : Marie-Claire. L'accouchement s'est bien passé. A cette époque, les bébés naissaient à la maison. Une dame du village, la mère Cartier, aidait le docteur.

A la suite de son accouchement, Maman a été très malade et le docteur venait tous les deux ou trois jours. Comme il manquait d'essence, nous avons puisé dans les réserves de la cave. Papa allait souvent à la pharmacie de Pithiviers en vélo. A la maison, ce n'était pas gai, nous nous demandions si Maman allait résister à la maladie. Elle était forte de constitution et elle s'est rétablie mais elle était très affaiblie et c'est Lucienne qui faisait la nounou.

Maman ne pouvait allaiter en raison de sa faiblesse et nos deux vaches étaient en fin de lactation, ce qui produit un lait peu digeste pour un bébé : Marie-Claire a donc été élevée au lait de notre seule chèvre.

#### Le triste hiver 1944

On trouvait le temps long, malgré les victoires alliées en Afrique du Nord et en Italie. On avait peur des Allemands qui devenaient de plus en plus méchants. Ils avaient pris les statues de bronze de Pithiviers pour fabriquer des obus. Ils commençaient à vouloir enrôler des jeunes pour partir en Allemagne. A Pithiviers, des jeunes gens qui étaient passés en revue s'étaient fait photographier avec des drapeaux français. Ils ont été arrêtés et certains ne sont jamais revenus.

Au printemps 1944, j'allais sur 15 ans, je me demandais si je ne devais pas envisager un jour de partir en Angleterre ou dans le maquis car je n'avais pas envie d'aller travailler en Allemagne.

### L'espoir renaît pour de bon

La nuit, il passait de plus en plus d'avions, par vagues successives. Ils allaient bombarder l'Italie du Nord ou le sud de l'Allemagne. Nous les entendions partir le soir, avec un ronflement bruyant car ils étaient lourdement chargés ; ils portaient des réservoirs supplémentaires qu'ils larguaient lorsqu'ils étaient vides : on en retrouvait dans la plaine. Au petit matin, ils revenaient avec un ronflement plus régulier.

Au printemps 1944, Papa menait les moutons aux champs et moi, plus souple, je binais les betteraves. Un matin, j'entendis à la radio que les Américains avaient débarqué en Normandie : on était le 06 Juin. Tout de suite, nous avons espéré être bientôt libérés. Le midi, à la porte, ce furent les grands commentaires : « Ça y est, ils vont foutre les Boches à la porte ! » Nous étions confiants mais quelques jours plus tard, nous doutions car les Allemands résistaient. A la porte, on entendait : « Pourvu que les Boches ne les rejettent pas à la flotte ! »

Mais les Américains tenaient bon. Les gares des alentours étaient régulièrement mitraillées. Papa ayant réussi à obtenir un peu d'engrais est allé le chercher en gare de Pithiviers où il a failli se faire mitrailler : il sortait juste de la ville quand les avions sont arrivés. C'était souvent des avions à deux fuselages qui avaient l'air très performants, qu'on appelait « deux queues ».

Un avion Boche gros porteur passait tous les jours au ras de blés pour éviter les avions de chasse qui arrivaient à l'improviste. Un jour, il est passé si bas qu'un homme de Torville, qui binait ses betteraves, en entendant le bruit, s'est relevé et a été happé par l'hélice.





LES AVIONS ALLIES, ANGLAIS ET AMERICAINS, LANÇAIENT DES TRACTS A DESTINATION DE LA POPULATION CIVILE ; IL ETAIT FREQUENT D'EN RAMASSER DANS LA PLAINE.

La gare de triage des Aubrais, à Orléans, était régulièrement bombardée. Souvent les boches réquisitionnaient les civils de Pithiviers pour reboucher les trous de bombes.

Dans le ciel maintenant, c'était un déferlement de gros bombardiers, les forteresses volantes qui volaient en plein jour. Elles partaient le matin et revenaient l'après-midi en rangs serrés avec quelques petits chasseurs qui tournaient autour. Il en passait des journées entières ; certains volaient à basse altitude car ils avaient été touchés par la DCA allemande et regagnaient péniblement l'Angleterre. Un jour, l'un d'eux a jeté une bombe dans la plaine, pas loin du village. Elle a fait un trou énorme. C'était pendant la moisson, Lucienne Delorme, montée sur une meule a eu tellement peur qu'elle a sauté à terre. Elle ne s'est rien cassé



# LE COURRIER DE L'AIR



R , A , FLAAPPORTEPAR

1913 LONDRES. I = IUILLET

# Sombre perspective pour le peuple allemand

"PENDANT L'ÉTÉ, NOTRE ATTAQUE PRINCIPALE S'EST PORTÉE SUR CE RESSORT MOTEUR DE L'INDUSTRIE DE GUERRE ALLEMANDE QU'EST LA RUHR.

deviennent plus longues et que l'aviation américaine devient plus nombreuse, notre bras puissant s'allongera de nuit et de jour, et il n'y a pas un seul objectif industriel ou pas l'application maxima de lorce dévastatrice, si nous le jugeons nécessaire.

"Mais à mesure que les nuits

Voila, je n'en doute pas, une sombre perspective pour le peu-pie allemand, perspective que le docteur Goebbels est pleinement justifié à peindre dans les couleurs les plus noires."

Couleurs les plus noires."
Cet avertissement à l'Aliemagne a eté donne par M. Churchill dans un discours qu'il prononça à l'ontres le 30 juin, et au cours duquel il déclara que le nombre de navires nouveaux construits aux Etats-Unix, en Grande-Bietagne et au Canada dépassait de sept a dix fois nos pertes en juin.

"Parmi toutes les guerres de notre longue histoire, il n'y en a jamais eu une qui ait jamais meux un le peuple britannique et les peuples de race britannique du nonde entier que cette ellroyable little que nous menons pour la nerte et le progres de l'humanite. Nous l'avons entreprise de note propre volonté, sais avoir et nous memes assaults.

"Na us ne recherchons aucun territoire, aucun agrandissement. Nous n'attendons aucune récomposse et nous n'accepterons aucune ret nous n'attendons aucune récomposse et nous n'accepterons aucune récomposse et nous n'accept

pense et nous n'accepterons aucun compromis.

C'est sur de telles bases que

Cest sur de telles bases que nous désirons être jugés, d'abord par notre propre conscience, ensure par la posiérité.

Nous ne recherchons aucune combinaison etriquée ou égolste. Nous ne précendons pas influer sur les interêts legitimes et les enracteristiques d'un allié ou d'un liar ami.

caracteristiques d'un affié ou d'un la same de la militaria militaria militaria ma chaleureux sentiments de camaradeure pour le vailfain peuple russe avec qui nous axons signe un tratte d'amitie et d'aide mutuelle valable pendant vingt ans.

"Nous prevoyons un avenir pometteur pour la Republique comoise si courageuse et qui mon-



réservé un accueil enthousiaste ou Roi lors de so visite à Alger. Le voici saluant le défilé des troupes françaises.

tre tant d'endurance.

"Nous verrons venir avec joie la renaissance de l'unité et de la vraie grandeur de la France. Nous avons la fidèle et joyale amitré de lors.

Il est approprié de parler de la fraternelle association de la france-Bretagne et des États-Unis au milieu de ces fiers monuments et des traines plus heres encore de la Cité de Londres, parce que rien ne provoqua un plus ardent sontiment entre les peuples britannique et américain que l'inebranlable resistance de

Suite à la page 2

# Le Roi visite des troupes françaises

Le roi Georgi VI esi de retour en Grande-Bretagne, après avoir effectué la voyage aerien de plus de 8.00x kilomètres.

Le koi passayone grande partie de demier jou de roupe frança de voir soit en 175prés des roupes frança de son avoin 80 um aerostrome poste d'Alger il for accuertique la fantare en fer Regiment de 2004 est pour la formatique et a "Marchase".

Le Roi inspec in grand finalement puis, ente de gersonna-

lues parmi lesquelles à araient le générai Giraud, le genéral de Gaulle, le general Georges, le général Catroux, le général Juni, le général Koelz et le général Maste, il assista au défile des troupes françaises et de leur matériel.

troupes françaises et de leur matériel.

Tout d'abord, ce furent les lirailleurs africains, puis sormaines Chasseurs et les Spah. Lous avaient pris part à la campagne de Tunisie.

Après l'infanterie passèrent les groupes de vieux chars et d'artilletie que l'armètie d'Afrique avait réussi à soustraire aux investigations des commissions ennemies d'armistice, et qui reussirent à tenir le front de Tunisie contre les divisions blindes atlemandes.

Ensuite défila une longue procession de tanks, de Valentines et de Shermans, de canons, de camions et de voitures blindes schournis par les Britanniques et les Américains.

Après le defilé le Roi échangea des poignées de mains avec le general Giraud et le général de Gaulle, puis monta dans sa voiture. Des soldats français et des civils massès le long de la route le saluèrent d'acclamations enthousiastes jusqu'à Alger.

# La Ruhr sous les bombes

A maîtrise des aviations alliées s'est affirmée avec plus de force que jamais pendant le mois de juin.

juin.

En langant contre Cologne dans la muit du 28 juin, une attaque concentree, la R.A.F., a d'un seul coup, fait ésanour aut espoir que les reflerands avaient nourri qu'en renferçant la D.C.A. et en cu car mai leer aviation de charec la passien draient à ralente offense erienne des Alliés.

Le tableau recapituant su'ant donne une bonne d'e du nombre et de la concentration des attaque allies contre les aentres conspirations mado.

It juin — Withelmshaset, Dussett

Alliecs contre les centres contre les centres cars de l'aum - Withelmshaser de plasteurs objectifs de la Rier et ce la Rhéname (2 juin - Bochum 13 juin - Bochum 13 juin - Bochum 16 juin - Objectifs de Rhename (2 juin - Objectifs de Rhename (2 juin - Objectifs de Rhename (2 juin - Priedrichsnaven - Krefeld (2 juin - Bochum et Celsenkirchen - Bounn - Elberfeld (2 juin - Bochum et Celsenkirchen (2 juin - Cologne et Hambourg (2 juin - Bochum et Cologne et Hambourg (2 juin - Cologne et Hambourg (2 juin - Bochum et Cologne et Hambourg (2 juin et Hambourg (2 juin et la jui

25 juin – oocham et Ceisenkirchen 28 juin – Cologue et Hambourg Le 29 mai, Barmen 44 partie est de Wooderbuk – avant ére mise et romes par la R.A.F. La partie ouest de Wuppertal Ellerteld, for attaquée dans in min du genin 24 uin par des apparents du Brimper Command à unique fai presque auss miteurs, per celle de Barmen. L'offensive contre : Pain

Barnen.

L'offensive contre : Path
poursusen fe lenden : 3
par une fitagir h in a
Hagrian et Coliscis ver
en courta 0 apparens vers

Les deux villes sont situres : une dizante de kilometres : une de l'antre et foranssaient à elles seules un treis de Charben de la Rubr.

#### ADMISSION ALLEMANDE

"Même les plus rarges de non projets de reconstruction n'en-visageatent pas la dévastation de la Ruhr sur une échelle appro-chant les résultats des hombarde-ments alliés.
"Il ne faut pas en minimiser les effets. Une période prolètique de réconstruction sera nécessaire nou effacer les traces lassees par ces attaques."

(Deutsche Allgema ne Zeitung)

#### Une randonnée de la M.A.F.

Au cours d'un "aller et retour" de plus de 4,000 kilomètres, des bombardiers Lancaser, partis de Grande-Bretagne, hombardent Friedrichshaven, en Allemagne, puis vont se poser en Afrique du Nord. Sur la voie du retour, ils bombardent la Spezia, en Italie, et rentrent à leur base située dans le nord de l'Angleterre, sans avoir subi de peries. subi de pertes.

Les Lancasters quittent la Grande-Bretagne dans la muit du dimanche 20 junt et fachent

leurs bombes sor les usmes de sur la fabriques e moteurs Maybach Werke CC. B. B. B. de Friedrichshaven. Its metteut ensuite le cap vers le sud pour aller atternt en Afrique du Nord.

Dans la muit du mercredi 23 juin, les Lones-gris reprennent leur vol pour regagner la Grande-Bretagne. Au passaice, ils attaquent la Speaa par surprise. Plusieurs de leurs bombes endommagent les docks et meendem des réservoirs de pêtrole.

JOURNAL LANCE PAR LA R.A.F.. ( AVIATION MILITAIRE BRITANNIQUE )

#### LE COURRIER DE L'AIR

# L'horaire détraqué

La stratégie de l'ennemi comporte une taulesse qui se manifeste positivement : elle est l'esclave d'un système de transport enunemment vulnérable.

Le Haut Commandement allemand compte avant tout sur le rail, car ni la route, ni le canai ne peuvent se charger des grands mouvements transcontinentaux sans lesquels la " Forteresse" seruit morcelée en secteurs isolés les uns des autres.

Congre, noyan des communications allemondes, lourdement éprouvée par les at-taques précedentes de la R.A.F., vient de subir un nouveou coup qui l'a atteinte dans ses quires vives.

En Allemagne, l'offensive lourde des assations ulliées détruit non seulement les grandes gures, les triages, et les ateliers de reparation de la plaque-tournante de la Ruit. mais encore les usines qui s'efforcent tant bien que mal de combler les vides.

Et le réseau allemand n'est qu'une fraction du réseau européen.

Avec un rayon d'action de plus en plus érendu, des ovions spéciaux de la R.A.F. attaquent les locomotives ennemies, et en à détraisent en mayenne 150 à 200 par mois.

Deputs quelque temps l'Aviation Rouge parte les coups puissants aux ferroviaires aux mains des Allemands gerriere le front.

De plus, il ne se passe un jour sans que parsienne à Landres la nouvelle que des patriotes dans tous les pays occupes, ont pu serailler un train, ont détruit un pont ou ont comblé un tunnel.

En sernière heure, ce sont des guérillas grecques qui ont coupé à la dynamite l'importante ligne Sallonique-Athènes.

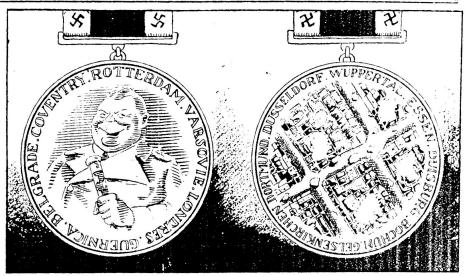
Les Allemands essaient-ils de soulager ieurs ciemuis de fer par le transport mari-eine ' Ils out à faire face à la R.A.F., oux unités légères de la Royal Navy, et aux champs de mines. L'unirauté britan-nique annonce que les mines seules ont ouré, dans les eaux européennes depuis le lébut de le guerre, un minimum homologué de 400 naveres ennemis.

Ains., de quelque côté que les Allemands e tou nent, ils se heurtent à l'un des multides espects de l'offensive générale alliée contre leurs transports. Cette offensive à déjà remporté des

C'est ainsi que le ministre de l'Air vettannique a déclaré que la R.A.F. avait empéché jusqu'ici une nouvelle offensive allemande en Russie.

D'une façon générale, les difficultés de transport de l'ennemi affaiblissent déjà sa capacsie à defendre la "Forteresse" Mais au-dela de cet amollissement progressif, les cheminats français et leurs comarades europeens font peser sur les transports allemends la menace d'une paralysie sou-ne. Atout qui, abattu à bun escient,

rea avoir des conséquences rapides et le dables



LE REVERS DE LA MEDAILLE

# Appel aux cheminots par le froid, brûles par le foyer, dans **·ancais**

NE organisation de resistance en France nous a fait parvenir un appel destiné aux cheminots français. Elle nous demande de le porter à la connaissance des intéressés.

Nos amis voudront bien nous aider dans cette diffusion qui, en plus d'un appel, comporte un hommage aix cheminots auquel s'associent vos affici-britannius

Celui qui vous adresse cet appel de la terre même de France vit parmi vous, près de vous. C'est au nom de la resistance française qu'il s'adresse à vous malgré tous les sacrifices qui vous sont imposes. Je sais toute l'intelligence et la conscience professionnelles qu'il vous faut déployer pour assurer la continuite de la vie du pays avec le mauvais et raire materiel laisse par le Boche après le pillage du parc des réseaux, avec l'importance de ses transports de guerre et de rapines.

portaine de rapines.

Mécaniciens et chauffeurs, rivés quelquefois une douzaine d'heures sur ces
pénibles machines aux avaries frequentes, avec un charbon-poussient
la post d'oui vous rend si quentes, avec un charbon-poussière qui ne brûle pas et qui vous rend si difficile de "faire l'heure." l'orgueil de votre mêtier. Agents de sécurité, régulateurs du l'evolutions de

votre métier.

Agents de sécurité, régulateurs de l'exploitation au service rendu si pénible moralement par cet ordre de priorité des transports boches qui vous oblige à retarder nos propres trains de ravitaillement et de vovageurs tant attendus et si rares, pour satisfaire aux exigences de l'ennemi.

Poscurs, agents de l'entretien, muit et jour, hiver comme été, debors avec des vêtements et des chaussures uses qu'on ne vous remplace pas, avec des

qu'on ne vous remplace pas, avec des indemnités ridicules de panier pour passer les nuits.

Agents des ateliers, surcharges de

travail et ne pouvant faire que des réparations le plus souvent de fortune, contre votre gré, car vous aimez l'ouvrage bien fait.

Je n'ignore rien de votre soulfrance morale à vous sentir les agents d'exition désarmés de l'ennemi.

Je connais aussi le dernier sacrifice qui vous est impose, le plus dur l'enimener vers la deportation vos amis, les travailleurs de France, et jusqu'à ves freres et vos fils.

les travallieurs de l'interes et you fils.

Je vous ai vus, mécaniciens, mes camarades, vous les "gueules noires" des réseaux, les durs et solides hommes des reseaux, les durs et solides hommes du rail, les larmes aux yeux en montant sur ces machines qu'autrefois vous chérissiez presque amoureusement et qu'on vous a seulement laissées pour d'atroces besognes.

d'anoces besognes.

Enfin, je sais les dangers auxquels vous êtes exposes par les bombardements et les actes du sabotage. Vous avez à Rennes et ailleurs payé à la guerre un loard tribut de deuils et de nasères.

#### Le destin de la France va se jouer

Cheminots, dans les mois a venir, le destin de la France va se jouer. Le terme ultime de la bataille se deroulera sur le continent. Nous ne pouvons nous méditations et le continent. en désintéresser.

Le salut du pays est entre nos mains, cette les mains des hommes de bonne volonte qui ne se sont jamais rendus. C'est parce qu'elle aura lutte jusqu'à la victoire que notre grande nation trahe et mutiler trouvera sa récom-pense dans la mesure ou son effort de guerre aura aide les nations alliées.

Vous étes, cheminots de tous les Français, ceux qui ont entre les mains le plus puissant instrument de défaite de l'ennemi.

En 1939, vous avez, jour après jour, nuit après nuit, sur vos machines, gelès

vos gares, surmenes, sans repos, pour-suivi sans relache l'application du pian de mobilisation et des transforts de de la Nation. Demain la nation attend de vous un

Demain la nation attend de vous un plus grand sacrifice encore, le plus grand que puisse consentir un chemisor, car vous aimez votre metier. "ce mètier d'homme." Il vous faudra détruire ces appareils qui sont votre orgueil, neutraliser ces postes efecto-dynamiques, jouets merveilleux et precis, creer des embouteillages dans les trages, jeter partout la désorganisair à l'ine faut pas qu'un train "tasse l'heure." Dans le sitence, préparez-vous a cette mission de liberation. La somme de vos actes individuels se traissionnes de ny éctoire. en victoire

#### Vous aurez accompli la plus grande mission

Liberer to France est cotte mission 

situation voire liberte, dans les grande-littes syndicales pour la défense di grand principe de la illserie. Aujourd'hui, c'est la ilberte de la France enfere qui est d'îne'i de la batanle, c'est motte liberte a oris qui est en cause. Vous avez suffiammen donné la preuve de votre attachement a la liberte, pour que la France compte encore su vous demain. Vous ne serez pas seuls dans l'a bataille, mais sans vous rien n'est possible. Vous seuls, pouvez au jour "1" de l'offensive liberatirie, vous les 800.000 cheminots de l'ance, naterdire

"J" de l'oftensive liberative, vous les 800,000 chemmots de l'rance, interdire à l'Allemand l'application de la strategie, para yet ses monsements ce trouges, isoiet ses amés, il nobiner ses manitions et biner d'un coup sa puissance et précipiter sa déraite.

C'est la plus grande mission que vous autre renoble et le sais, mes et na autre, renoble et le sais, mes et na autre.

que vous n'avez jamais dans le passe que vous n'avez jamas dans le par faille à votre devoir de l'i réais votre conscience de travailleurs libres

LE COURRIER DE L'AIR - LONDRES, LE 1er JUILLET 1943

## Mon village à l'heure américaine

Les Américains ont réussi à mater la résistance allemande en Normandie et se sont lancés dans la Libération de la France.

À la radio, on a entendu qu'ils étaient au Mans, puis quelques jours après aux environs de Chartres. Armeville s'attendait à les voir arriver par l'Ouest.



Nous étions au mois d'août ; un matin, je partais conduire mes moutons sur Judainville, à l'Est. Je n'avais pas fait 50m dans le village que je me trouve nez à nez avec une colonne américaine : cinq ou six Half-Tracks armés de canons et de mitrailleuse, portant l'étoile blanche américaine sur le côté, chargés d'hommes casqués, le visage noirci. J'ai vite fait ranger mes moutons pour les laisser passer. J'étais surpris d'avoir rencontré mes premiers Américains dans cette direction.

Arrivés dans un chaume près du village, mes moutons commençaient à manger quand j'ai entendu crépiter des mitrailleuses ; des balles et des obus me sifflaient aux oreilles. Pas rassuré, je rentrai à la maison ; en arrivant au village, je me trouve encore nez à nez avec les Américains et cette fois, ils étaient pressés : j'imaginais mes moutons écrasés par les chenilles ! Heureusement, à cet endroit, l'accotement était large et le troupeau s'est dérangé. Ils sont passés sans ralentir. Dans les véhicules, les soldats étaient occupés à recharger les mitrailleuses et à ranger des caisses de munitions. Quand je suis arrivé, tout le monde sortait de la cave où ils s'étaient abrités. Ils n'avaient pas pris le temps de gagner la tranchée creusée à cinquante mètres du village, en prévision des combats et des bombardements.

Que s'était-il passé?

En sortant de Charmont, les Américains ont été pris à partie par des Boches en position dans un bois près de la bascule d'Allainville. Ils ont donc fait demi-tour en faisant une boucle dans les champs. Un véhicule a été touché et brûlé. Les hommes qu'il transportait se sont répartis sur les autres engins ; c'est pourquoi ils étaient si occupés lorsque je les ai croisés pour la deuxième fois.





Entre-temps, ils avaient envoyé un message à la chasse aérienne qui est arrivée aussitôt. Le mitraillage a mis le feu à une meule de blé. Papa qui était pompier est parti éteindre l'incendie afin de préserver les autres meules. Ça se passait à côté du château d'eau, ce qui facilitait les choses. L'après-midi, les Allemands, avec trois ou quatre véhicules, sont venus regarder sans rien dire, ils étaient à la recherche des Américains, ils sont passés à Armeville. J'étais dans la cour et j'ai cru que les Américains revenaient. Je cours à la porte et me trouve nez à nez avec une dizaine de Boches descendus de leurs véhicules: ils entraient dans la cour, la mitraillette au poing. Notre cour possédait un renfoncement invisible de la route et ils croyaient que les Américains y étaient camouflés. Ils venaient leur faire la peau. A ce moment, je n'en menais pas large! D'ailleurs ce jour-là, personne ne crânait et le soir, personne ne bavarda à la porte.

Les Boches n'étaient pas loin, ils sentaient la défaite approcher et on se demandait ce qu'ils étaient capables de faire. La nuit, nous avons entendu du bruit au bout d'en haut : c'était eux qui partaient.

Le lendemain matin, nous étions soulagés : « Les Boches sont partis, les Américains ils sont où ? »

Le surlendemain, on a su que Pithiviers était libéré. C'est alors que les résistants de la dernière heure sont apparus. Une traction avant est passée à Armeville avec un gars à plat ventre sur le garde-boue avant, le fusil braqué vers l'avant.

Les jours suivant, certains se vantaient d'avoir rasé le crâne des femmes ayant entretenu des relations avec les Allemands. Ils étaient fiers d'eux, moi, je pensais qu'il y avait sûrement des choses plus urgentes à faire.

Nous avons accroché à la porte des drapeaux américains, français et anglais que Lucienne avait confectionnés avec de la toile teinte ? Nous nous sentions plus légers, on avait enfin l'impression de mieux respirer !



L'après-midi, nous sommes partis à Pithiviers en vélo. Là, c'était la grande liesse, la foule envahissait les rues. Les drapeaux alliés flottaient à toutes les fenêtres.

Sur la route qui venait de Toury, en direction de Fontainebleau, défilaient sans arrêt des convois militaires : des GMC chargés de soldats, de munitions, d'essence, des chars, des half-tracks et des jeeps. Beaucoup de camions étaient conduits par des noirs. Aux carrefours, des MP, avec leur casque à rebord blanc, ceinturon blanc et gants blancs, canalisaient ce déferlement ininterrompu d'un matériel considérable.

Au retour, nous nous sommes arrêtés dans les bois, à cinq kilomètres de la ville : plusieurs batteries d'artillerie étaient en position, les canons pointés sur Pithiviers. Si les Allemands n'étaient pas partis, il y aurait eu de la casse.

En arrivant, les artilleurs avaient installé leurs canons puis creusé des tranchées individuelles couvertes d'une toile de tente pour y passer la nuit. Comme il avait plu, ils étaient tout trempés.

Les jours suivants, à Armeville, des soldats de passage nous demandaient des œufs ou des tomates qu'ils croquaient crues : ça devait les changer de leurs boîtes de ration. En échange, ils nous donnaient du chewing-gum ou des cigarettes blondes, les Camel.

# Mon village à l'heure française

Nous étions libérés!

Nous avons remis les autos en marche, mais l'essence restait rare et nous avons épuisé nos stocks qui dataient de 1940. Certains faisaient du troc avec les Américains pour obtenir du carburant.

L'automne suivant, il n'y avait plus de charbon pour faire tourner la sucrerie. Toutes les betteraves ont été mises en tas, plus de la moitié a gelé l'hiver et il a fallu tout recharger en février et emporter les gelées dans les champs et les autres à la bascule de l'usine. Le travail s'effectuait à la force du poignet.

A mesure que les Américains avançaient en Allemagne, les prisonniers rentraient.

Le 08 Mai 1945, l'armistice fut signé : la guerre était finie!

Toutes les cloches des villages ont sonné, on a ressorti les drapeaux, le cauchemar était terminé.

L'été suivant, on a organisé une grande fête pour célébrer la fin de la guerre et le retour des prisonniers. Charmont n'a jamais été aussi bien décoré : des petits sapins enrubannés tous les dix mètres, de chaque côté des rues, des croix de Lorraine fleuries un peu partout, des drapeaux sur toutes les maisons... C'était l'euphorie, la joie de vivre.

Et pourtant ....

Il y a eu pendant longtemps un malaise entre les gens des villes et ceux de la campagne, considérés comme des nantis, supposés avoir fait du marché noir. La rumeur disait que les paysans possédaient des lessiveuses pleines de billets.

À part quelques-uns, il n'en était rien : dans les fermes le cheptel était à renouveler et les champs produisaient moins faute d'engrais pendant quatre ans.

Albert THOMAS

Juin 1998